

parvenir que des bribes, mais parmi lesquelles, pourtant, résonnent nettement ces mots bien français : « As-tu du tabac de France ? » Puis, le tumulte s'étant apaisé, les deux chefs, après maints efforts pour faire porter leur voix, finissent par se comprendre et arrêter un plan qui est exécuté sur-le-champ.

La pluie et l'ouragan font rage ; mais l'animation, la confiance qui règnent sur les rives parlent plus haut que les éléments. Au camp Labrousse, la pirogue est mise à l'eau ; un zouave du 1^{er} régiment la monte. Armé d'une longue perche, il manœuvre avec tant de hardiesse et de sang-froid qu'il réussit à traverser le torrentueux Jamapa, à aborder la rive droite, à sauter à terre et à fixer solidement à un arbre l'amarre qu'il a embarquée avec lui. Dans les deux camps on a suivi la manœuvre du zouave avec un frémissement de joie et d'admiration tel, qu'un hurra prolongé salue le succès de sa traversée.

Le passage est désormais assuré par la corde qu'on tend d'une rive à l'autre. Bientôt la pirogue revient chargée de poulies et de câbles, qui vont former la traile, et, quatre heures plus tard, le génie, auquel le capitaine Barillon communique son entrain et son énergie, livre un bac à traile pour une voiture.

Aussitôt les voitures de la colonne Morand sont

amenées au bord de la rive droite; les vivres apportés par la colonne Labrousse, déchargés, embarqués sur le bac et transbordés, sont rechargés sur les voitures du commandant Morand, et les mulets de bât devenus disponibles sont renvoyés à la Tejeria. Ils vont y prendre un nouveau chargement.

Pendant ce temps, on a signalé l'emplacement d'une ancienne passerelle située à trois cents mètres du pont brûlé, sur lequel on découvre des îlots et des rochers qui ont dû servir autrefois de piles naturelles et qu'on pourrait utiliser avec avantage. Le lieutenant Joly et cinquante sapeurs mis à sa disposition entreprennent le rétablissement de la passerelle; ils y travaillent pendant six heures, sans interruption, et, au bout de ce temps, ils la livrent au passage des troupes et des mulets chargés; de sorte que, le 10 septembre au soir, une double et sûre communication mettait en relation les troupes campées sur les deux rives du Jamapa.

Le 13, le transbordement du convoi Labrousse était terminé; le 14, le capitaine Barillon ramenait le convoi à Orizaba; le 19, le commandant Morand y rentrait avec sa colonne, et, le même jour, le lieutenant-colonel Charvet se rendait à la Soledad, à la tête d'un bataillon d'infanterie de marine, pour y relever le colonel Labrousse, tandis que le co-

lonel Brincourt remplaçait dans le commandement de Cordova le colonel L'Hériller, rappelé à Orizaba avec son régiment¹.

A la Vera Cruz, on attendait de jour en jour l'arrivée du général Forey. Il y débarqua le 21 septembre. Sa nomination au commandement en chef du nouveau corps expéditionnaire n'aurait pas été, en elle-même, une raison de départ pour le général de Lorencez; mais la disgrâce du colonel Valazé², rappelé récemment pour avoir par-

¹ Dès ce moment le général de Lorencez répartit ses troupes de la manière suivante :

- A Ingenio le 2^e zouaves, une section d'artillerie;
- A Orizaba une section du génie, le bataillon de chasseurs à pied, le 99^e de ligne, 1 bataillon d'infanterie de marine, le bataillon de fusiliers marins, la batterie de montagne, une section d'artillerie et la batterie d'artillerie de marine;
- A Cordova une section du génie, 1 peloton de chasseurs d'Afrique, une section d'artillerie, 1 bataillon du 1^{er} zouaves;
- Au Chiquihuite . . 1 bataillon du 1^{er} zouaves ayant une compagnie au Potrero et une compagnie au Passo del Macho;
- A la Soledad . . . 3 pelotons de chasseurs d'Afrique, une section du génie, 1 bataillon d'infanterie de marine;
- A la Vera Cruz . . une compagnie d'infanterie de marine, une compagnie du 99^e de ligne.

² Arrivé au Chiquihuite où campaient des zouaves du 1^{er} régiment, le colonel Valazé, pénétré par la pluie, se séchait au

tagé avec trop de franchise les sentiments de son chef à l'égard de M. de Saligny; les observations adressées par le ministre de la guerre et par ordre de l'Empereur au général de Lorencez; enfin la confiance et la faveur continuées au ministre de France, rendaient la position du commandant du premier corps expéditionnaire plus que difficile. Le général l'avait compris, et il avait déjà demandé au ministre de la guerre de rentrer en France.

La lettre flatteuse de l'Empereur¹, datée du 15 juin, n'avait pu lui faire oublier les observations que Sa Majesté lui faisait transmettre quinze jours plus tard par le maréchal Randon, et les sages, les paternels conseils² du ministre n'étaient

feu d'un bivouac, triste et pensif, quand le commandant du poste, le lieutenant Dally, l'abordant : « Vous n'avez donc, mon colonel, ni *popote*, ni tente? Dans ce cas ma modeste table et mon lit sont à votre disposition. » — « J'accepte et je vous remercie », répond notre chef d'état-major en lui tendant la main, « d'avoir pensé à m'offrir le vivre et le gîte, dans un temps où les événements et certains hommes semblent conspirer pour nous desservir. »

Ces paroles révélaient toute l'amertume que le colonel avait au fond du cœur; elles étaient une allusion parfaitement exacte aux sentiments d'hostilité semés et propagés en France contre le général de Lorencez et son chef d'état-major.

¹ Voir à l'Appendice, page 266.

² Voir à l'Appendice, page 267.

parvenus ni à calmer son cœur profondément ulcéré, ni à changer sa détermination.

Le général Forey fit son entrée à Orizaba le 24 octobre 1862.

Le lendemain, le général de Lorencez prenait la route de France, accompagné par les témoignages les plus sympathiques, les démonstrations les plus chaleureuses de ses compagnons de gloire et de souffrances, de ceux-là à qui dans ses touchants adieux il rendait justice avec toute la loyauté de son cœur, en affirmant « qu'ils avaient accompli tout ce qui était l'œuvre de l'audace, de la persévérance et de l'abnégation ».

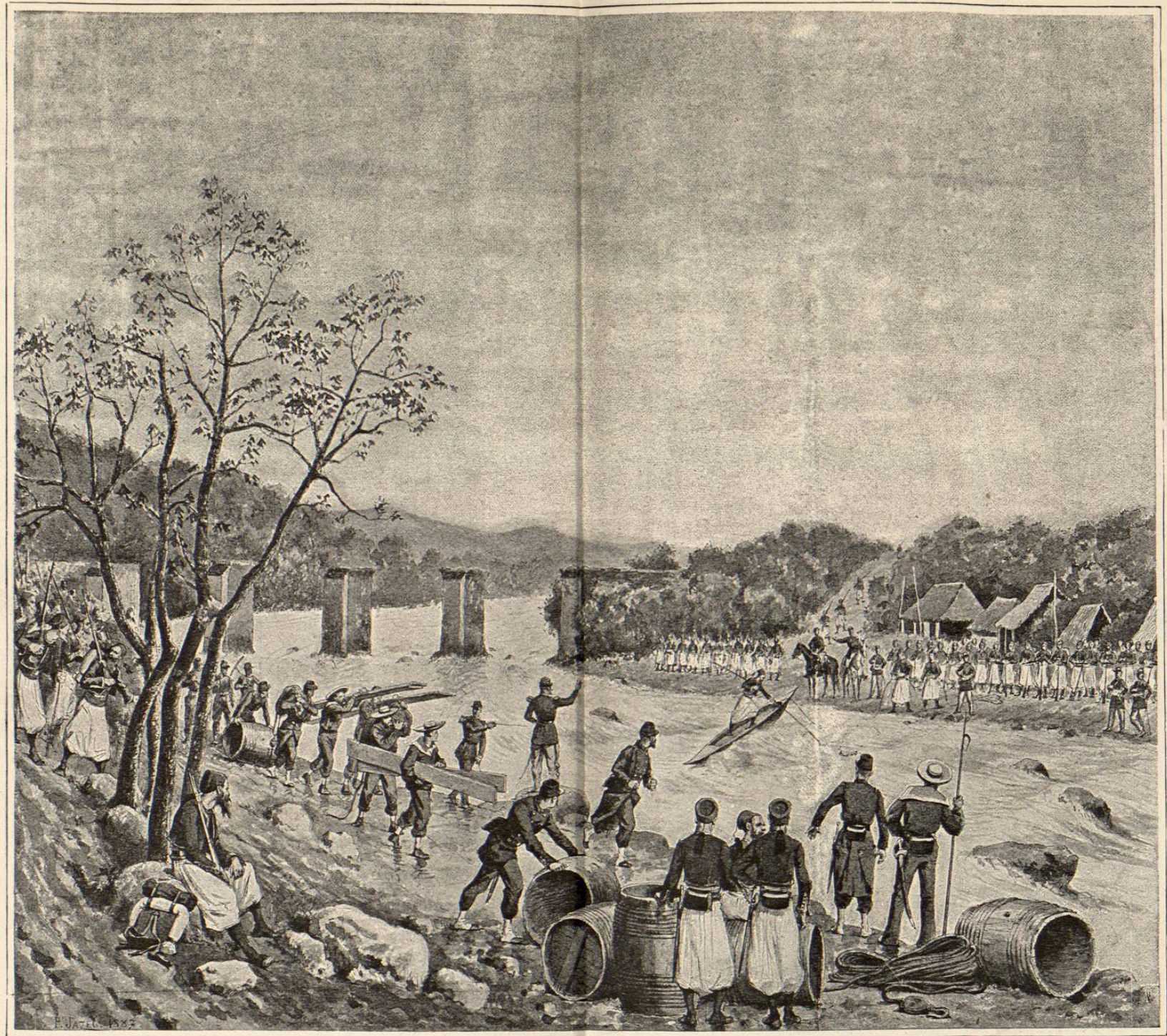
Le rôle du corps expéditionnaire Lorencez est terminé; mais les soldats des Cumbres, du 5 mai, du Borrego restent sur la brèche. Ils vont former, sous les ordres du général Félix Douay, l'avant-garde de la nouvelle expédition; on les verra reparaitre les premiers dans la plaine de Puebla; on les retrouvera à Mexico, puis dans le nord, à Zacatecas, puis un jour à 2,200 kilomètres plus loin, près du Pacifique, à Colima.

Quoi qu'il en soit de cette expédition, et malgré la page douloureuse qui lui est assignée dans l'histoire, un souvenir en émerge pourtant comme un rayon glorieux et consolateur : c'est le souvenir de l'héroïsme des enfants de la France. Trou-

pes de Jurien de la Gravière, de Lorencez, de Forey, marins et soldats, tous ont fait honneur à leur illustre origine et à l'éclat de leur passé.

Mais, pour ne parler que du premier corps expéditionnaire, n'est-ce pas merveille de voir cette poignée de braves, — que les désastres incessants causés par les éléments et surtout l'éloignement de la terre natale auraient pu abattre, que le nombre des ennemis aurait dû écraser, que les privations et les plus cruelles maladies supportées pendant huit mois menaçaient d'anéantir, — demeurer, au milieu de la tourmente, courageuse, confiante, gaie comme à la veille d'une bataille ou au lendemain d'une victoire ?

Et sommes-nous téméraire en affirmant que la France peut, avec un légitime orgueil, se rappeler cette épopée, qui la fait assister aux assauts furieux livrés par les hommes et le climat à cette forteresse vivante de chair et d'acier, âme de vaillance et d'abnégation, cœur où n'a pas cessé de vivre l'image de la patrie absente ?



LA COLONNE MORAND ET L'AVANT-GARDE FOREY SUR LES BORDS DU JAMAPA